

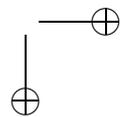
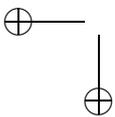


SÉMANTIQUE FORMELLE ET RESSEMBLANCES DE FAMILLE

KAI BUCHHOLZ

Des mots tels que ‘rouge’, ‘oiseau’ et ‘maison’ tiennent la fonction de prédicats logiques dans le langage courant. A première vue, ces mots ont une signification bien déterminée, de sorte que l’on ne s’étonnera guère que la théorie des modèles représente la signification d’un prédicat logique par l’ensemble des objets auxquels ce prédicat s’applique. Or, après réflexion on se rend facilement compte que la relation entre les prédicats du langage courant et les objets auxquels ils s’appliquent est plus compliquée: dans la plupart des cas il y a des objets dont il est difficile (voire impossible) de dire si oui ou non ils tombent sous un certain prédicat. Il y a par exemple des objets dont il est difficile d’établir s’ils sont encore rouges ou déjà orange, de même qu’il y a des bâtiments qui se trouvent, de par leur taille, leur matériel ou leur construction, justement à la frontière entre les maisons et les châteaux ou entre les maisons et les cabanes. Ces observations ont mené le Wittgenstein des années trente à abandonner sa théorie sémantique très rigoureuse du *Tractatus* (cf. Buchholz 1998, pp. 164–183) et à rendre compte de notre usage de prédicats dans le langage courant par des *ressemblances de famille* entre les objets auxquels un prédicat s’applique (ainsi que par des ressemblances de famille entre les différentes formes d’usage d’un même prédicat). Avant de regarder de plus près la conception de Wittgenstein, directement dirigée contre l’exigence frégréenne de la détermination des concepts (cf. Wittgenstein 1961, p. 150), et afin de mieux cerner le propre de l’approche wittgensteinienne nous présenterons deux tentatives de précision formelle de la notion de ressemblance de famille. La première est une formalisation de la théorie des prototypes¹ à l’aide de la logique floue (cf. Osherson/Smith 1981), la deuxième se sert d’une relation non-transitive de ressemblance (cf. Kutschera 1971, pp. 272–275).

¹ A propos du rapport exact entre la théorie des prototypes et la notion de ressemblance de famille cf. Rosch 1987.



1. Ressemblances de famille, prototypes et logique floue

L'idée de base de la théorie des prototypes est la suivante: les objets auxquels un prédicat s'applique doivent cette applicabilité à leur ressemblance à un objet prototypique. En termes formels, la signification d'un prédicat se définit alors comme une structure $\langle A, d, p, c \rangle$ où A est le domaine des objets qui tombent sous le prédicat, d est une fonction de $A \times A$ à l'ensemble des nombres réels positifs qui définit la distance sémantique entre deux éléments quelconques de A , p est l'élément de A qui est le prototype et c est une fonction de A à $[0, 1]$ qui définit la prototypicalité de chaque élément de A en fonction de son degré de ressemblance avec p . La signification d'un prédicat, par exemple 'oiseau', n'est donc pas simplement la classe O (celui des oiseaux) de sorte que pour tout $a \in O$ ' $a \in O$ ' serait vrai (et pour tout $a \notin O$ ' $a \in O$ ' serait faux), mais, selon la formalisation, ' $a \in O$ ' n'est vrai que si $a = p$.² Pour les autres $a \in O$ ' $a \in O$ ' n'est ni vrai (1) ni faux (0), mais c attribuera à chaque $a \in O$ un nombre entre 1 et 0 qui sera plus élevé pour les rossignols, les merles et les hirondelles que pour les colibris, les chouettes, les autruches et les pingouins. La formalisation représente donc une approche fructueuse pour rendre compte du caractère indéterminé du langage ordinaire. Pourtant, cette approche présente aussi des problèmes.³ L'exemple des oiseaux montre d'abord que les relations de (degré de) ressemblance les plus intéressantes n'existent peut-être pas entre certains éléments de O mais entre des sous-ensembles tels que celui des merles ou celui des autruches. Deuxièmement, la nécessité de quantification imposée par la logique floue — qui n'est d'ailleurs pas inéluctable pour la théorie des prototypes (cf. p.ex. Buchholz 1998, pp. 106–118; 187–197) — met le doigt sur un autre problème: la formalisation offre un moyen abstrait de rendre compte de ressemblances de famille sans préciser en quoi ces ressemblances peuvent consister dans des cas particuliers. Autrement dit, la théorie présentée ne donne aucun moyen de trouver la bonne fonction c_A pour un prédicat ' A ' quelconque. Ce problème était pourtant à la base des idées de Wittgenstein comme nous le verrons. Mais regardons d'abord la tentative de formalisation de la notion de ressemblance de famille avancée par Franz von Kutschera.

² Osherson et Smith définissent: $d(x, y) = 0 \leftrightarrow x = y$.

³ Le problème de la composition sémantique, qui ne se situe pas dans le centre d'intérêt du présent travail et ne sera ainsi pas considéré de plus près ici, a attiré beaucoup d'attention (cf. Osherson/Smith 1981; Kamp/Partee 1995; Fodor/Lepore 1996) et doit au moins être mentionné pour cette raison.

2. Ressemblances de famille et la relation $<$

Kutschera commence par définir la relation $<$, censée caractériser l'indétermination sémantique des prédicats. C'est une relation quaternaire où ' $a, b < c, d$ ' signifie 'la ressemblance entre a et b est moins grande que celle entre c et d '. Cette relation est utilisée pour introduire un nombre n de prédicats classificateurs sur un certain domaine A . La signification de ces prédicats est représentée par des ensembles F_1, \dots, F_n qui sont des sous-ensembles de A . La notion de ressemblance de famille est introduite de la manière suivante: la question de savoir si un quelconque $a \in A$ est aussi un élément d'un certain ensemble F_i dépend d'une éventuelle relation de ressemblance entre a et un élément arbitraire de B_i où B_i est un sous-ensemble de F_i et où les éléments de B_i sont des *paradigmes* pour les éléments de F_i . Dans ce sens a est un élément de F_i si et seulement si la condition suivante est remplie:

$$\bigvee_x (x \in B_i \wedge \bigwedge_y (y \in \bigcup_{k \neq i} B_k \rightarrow y, a < x, a)).$$

Kutschera illustre son approche à propos des prédicats de couleur. Soit C le domaine des objets colorés. Ce domaine est réparti en plusieurs sous-ensembles correspondants aux significations des prédicats tels que 'rouge', 'orange', 'vert' etc. Si pour $a \in C$ ' $a \in \text{rouge}$ ' est vrai il faut qu'il y ait un élément de l'ensemble des paradigmes du prédicat 'rouge' qui ressemble, quant à sa couleur, plus à a que tous les éléments des autres ensembles de paradigmes de prédicats de couleur. Lorsque l'on regarde encore l'exemple des oiseaux, on s'aperçoit que les deux tentatives de formalisation de la notion de ressemblance de famille diffèrent radicalement l'une de l'autre. Kutschera introduirait le prédicat 'oiseau' comme un prédicat classificateur sur le domaine des animaux. L'appartenance d'un objet a à l'ensemble des oiseaux ne dépendrait pas d'une ressemblance suffisante de a avec un objet prototypique mais il suffirait qu'il y ait un seul élément de B_{oiseau} qui ressemble suffisamment à a , B_{oiseau} pouvant, entre autres, comprendre un rossignol, une chouette et un pingouin. Tout autant que la théorie des prototypes, l'approche de Kutschera fait problème. Premièrement, elle n'apprend rien sur la question de savoir comment déterminer l'ensemble B_i d'un prédicat quelconque du langage courant. Deuxièmement, elle présuppose la possibilité d'établir dans tous les cas et sans équivoque si la relation $<$ est pertinente. A propos de ce deuxième point de critique il est par exemple concevable qu'il soit difficile de décider — sans dimension de comparaison précise — si les baleines font partie de l'ensemble des mammifères ou de celui des poissons.

Passons maintenant aux textes de Wittgenstein lui-même pour retracer sa propre pensée à propos des ressemblances de famille et afin de confronter ses idées avec les tentatives de formalisation que nous venons de présenter.

3. *L'évolution de la notion de ressemblance de famille chez Wittgenstein*

Les passages qui ont le plus retenu l'attention de l'exégèse wittgensteinienne à propos du problème des ressemblances de famille appartiennent au *Cahier bleu* et aux *Recherches philosophiques* (§ 65–88). On a commencé depuis peu à s'intéresser aux écrits postérieurs de Wittgenstein, et on a récemment démontré que la notion de ressemblance de famille était directement née de la sémantique du *Tractatus*: cette notion ne s'est pas en premier lieu développée à partir des réflexions sur le fonctionnement du langage courant mais dans le cadre du passage de la théorie de l'image dans le *Tractatus* à l'idée que le langage est un système formel de règles (un calcul) (cf. Krüger 1994), idée qui doit beaucoup à la discussion du point de vue des formalistes proposée par Frege (cf. Buchholz 1998, pp. 184–187). Les *Conversations avec le Cercle de Vienne* contiennent un résumé très instructif de la position de Wittgenstein à ce sujet, fait par Friedrich Waismann lors d'une réunion chez Schlick le 1 janvier 1931:

Pour Frege existe l'alternative suivante: Ou bien un signe possède une signification, c'est-à-dire est le représentant d'un objet — objet logique pour le signe logique, objet arithmétique pour le signe arithmétique — ou bien un signe n'est qu'une figure peinte avec de l'encre sur le papier. Mais cette alternative n'est pas légitime. Il y a, comme déjà l'échiquier le montre, une troisième possibilité: Le simple pion du jeu d'échecs ni ne possède de signification, au sens où il serait le représentant de quelque chose (le signe *de* ce quelque chose), ni ne se ramène à une simple pièce taillée dans le bois que l'on pousse sur un plateau également en bois. Ce que le simple pion *est* ne reçoit sa détermination que des règles du jeu d'échecs. Cet exemple montre que nous n'avons pas le droit de dire qu'un signe ou bien est le signe de quelque chose, ou bien n'est qu'une forme offerte à la perception sensible. Il y a donc quelque chose de juste dans le formalisme, un noyau légitime que Frege n'a pas vu. La 'signification' du simple pion est, si l'on veut, l'ensemble des règles auxquelles il est soumis (Wittgenstein 1991, p. 127).

Ces réflexions ont mené Wittgenstein à concevoir l'usage du langage (c.-à-d. des mots et des phrases) comme un jeu bien réglé. Le Ms. 111, écrit entre

juillet et septembre 1931, comprend déjà un examen critique de cette idée qui se situe sur deux niveaux et qui constitue le point de départ de l'évolution de la notion de ressemblance de famille: premièrement, le manuscrit s'interroge sur la valeur de l'analogie entre le jeu et le langage en examinant plus profondément la diversité des jeux et le prétendu caractère précis, complet et rigoureux des règles. Deuxièmement, il étudie l'indétermination sémantique des prédicats à travers l'exemple du mot 'plante'. Etant donné que le centre d'intérêt du présent travail s'articule autour du problème de la signification des prédicats du langage courant nous suivrons ici avant tout la deuxième piste. Il faut, pourtant, bien retenir le point de départ de ces idées pour comprendre le degré de complexité de la critique wittgensteinienne qui ne se borne pas au niveau des objets (des mots tels que 'plante', 'oiseau' et 'maison') mais s'étend au niveau méthodologique (des mots tels que 'signification' et 'règle'). L'analyse des conséquences de la transposition de la notion de ressemblance de famille aux termes méthodologiques permettra assurément des éclaircissements profonds, particulièrement à propos du rapport entre l'approche formelle et celle de Wittgenstein (cf. Buchholz 1998, p. 285). Malheureusement, une telle analyse dépasserait les bornes qui nous sont ici imparties. Passons donc au deuxième point, les idées de Wittgenstein concernant l'indétermination sémantique des prédicats du langage courant.

4. Critique des approches traditionnelles

La notion de ressemblance de famille est formulée contre une théorie trop simple de la signification des prédicats. Plus précisément, elle met en cause deux suppositions de base de certaines approches traditionnelles:

- a. l'idée que la signification d'un prédicat est déterminée par une propriété commune⁴, partagée par tous les objets auxquels le prédicat s'applique,
- b. l'idée plus générale que la signification d'un prédicat est complètement déterminée par des règles explicites d'usage de ce même prédicat.

Wittgenstein essaie d'abord d'éclairer sa position en donnant des illustrations analogiques. L'analogie la plus célèbre à propos du premier point (a.) est bien évidemment celle entre les objets auxquels un prédicat s'applique et les membres d'une famille: au lieu de posséder une propriété commune caractéristique, l'appartenance à une famille par l'aspect extérieur se fait d'une manière différente:

⁴ Dans ce contexte, Wittgenstein discute aussi bien les variantes réalistes que mentalistes.

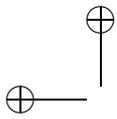
Les uns ont le même nez, les autres les mêmes sourcils, d'autres encore la même démarche, et ces ressemblances sont enchevêtrées (Wittgenstein 1965, p. 48).

Ou alors:

Je ne puis caractériser mieux ces analogies que par le mot: 'ressemblances de famille'; car c'est de la sorte que s'entrecroisent et que s'enveloppent les unes sur les autres les différentes ressemblances qui existent entre les différents membres d'une famille; la taille, les traits du visage, la couleur des yeux, la démarche, le tempérament, etc. (Wittgenstein 1961, p. 148).

Les autres illustrations proposées par Wittgenstein sont l'analogie du fil, l'analogie de la boisson alcoolique et l'analogie de l'artichaut. Selon la première, les relations qui existent entre les objets auxquels un prédicat s'applique et qui guident l'usage du prédicat ressemblent aux relations entre les fibres d'un fil: il y a proximité et cohésion entre les fibres voisines mais il n'y a pas une seule fibre qui parcourt le fil sur toute sa longueur (cf. Wittgenstein 1961, p. 148). L'image de la boisson consiste à avancer que les objets auxquels un prédicat s'applique n'ont pas un ingrédient commun comme l'alcool dans la bière et dans le vin (cf. Wittgenstein 1965, p. 49). De même, Wittgenstein fait l'analogie entre celui qui cherche une essence derrière la multiplicité des objets correspondants à un prédicat et celui qui essaye de dépouiller un artichaut de ses feuilles afin de trouver le vrai artichaut (cf. Wittgenstein 1961, p. 185).

Les analogies censées éclairer le deuxième point (b.) sont l'image et les jeux. L'idée que l'applicabilité d'un prédicat n'est possible que s'il y a des règles d'application précises, complètes et rigoureuses est attaquée par Wittgenstein qui fait remarquer qu'un tableau dont les couleurs sont mélangées les unes dans les autres ou une photo floue sont quand même des images (*Bilder*) qui — pour être utilisées avec succès — n'ont pas besoin d'être précisées (cf. Wittgenstein 1999, pp. 83/87/88; 1961, p. 150). L'analogie des jeux prend plusieurs formes, mais dans tous les cas il s'agit de démontrer qu'il y a des jeux qui fonctionnent normalement sans être complètement contraints par des règles: le tennis, par exemple, ne possède pas de règles qui prescrivent la longueur des pas des joueurs ou jusqu'à quelle hauteur il est permis de lancer la balle (cf. Wittgenstein 1999, pp. 83/84; 1961, p. 149). Les règles du tir à l'arc ne disent peut-être rien sur les cas limites lorsqu'une flèche se trouve directement sur la frontière entre le noir et le blanc (cf. Wittgenstein 1999, pp. 84/85) et pourtant le tir à l'arc n'est pas complètement insensé. Il y a même des jeux de ballon qui ne comprennent aucune



règle sans perdre leur caractère d’activité sensée (cf. Wittgenstein 1980 I § 32; 1965, p. 61; 1961, pp. 155/156).

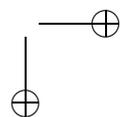
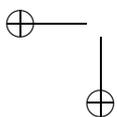
Dans la *Grammaire philosophique*, Wittgenstein donne un résumé concis de ses critiques, résumé qui permet en même temps d’interroger la valeur méthodologique de la notion de ressemblance de famille. Il écrit:

[La] conception d’après laquelle c’est ce qui est commun aux processus et aux objets qui doit justifier leur caractérisation par un concept commun [induit en erreur]. En un certain sens, cette conception est trop primitive. Il est vrai que le concept est le signe d’une parenté entre les objets, mais cette parenté ne doit pas être la communauté d’une propriété ou d’un composant. Elle peut relier les membres apparentés à la façon d’une chaîne, de telle sorte que l’un est relié à l’autre par des *membres intermédiaires*; et deux membres proches l’un de l’autre peuvent avoir des traits en commun et se *ressembler*, tandis que d’autres, plus éloignés, n’ont plus rien de commun, et appartiennent cependant à la même famille. Oui, même s’il y a un trait commun à tous les membres d’une famille, ce n’est pas là-dessus que doit reposer la définition du concept. La parenté entre les membres du concept peut être établie à partir de la communauté de traits qui apparaissent dans la famille conceptuelle en interférant de façon très complexe (Wittgenstein 1980 I § 35).

Nous voyons ici que Wittgenstein donne une caractérisation directe de la manière dont sont structurés les objets correspondant à un prédicat: les objets forment des suites ou chaînons et sont liés par des exemples intermédiaires (*Zwischenglieder*).

5. Ressemblances de famille et exemples intermédiaires

L’idée des exemples intermédiaires remonte à la méthode morphologique de J.W. von Goethe (cf. Schulte 1984): dans les *Remarques sur ‘Le Rameau d’or’ de Frazer*, Wittgenstein fait allusion à la métamorphose des plantes selon Goethe justement dans un contexte qui parle de la difficulté de trouver des exemples intermédiaires (cf. Wittgenstein 1967, p. 241). Il cite un vers tiré d’un poème de Goethe qui décrit comment les différentes parties des plantes peuvent être développées à partir d’une simple feuille en trouvant ou en inventant des exemples intermédiaires. Ainsi n’est-ce sans doute pas un hasard si l’exemple du prédicat ‘plante’ est intimement lié à la discussion des ressemblances de famille. Pour voir plus clairement ce que devient l’idée



des exemples intermédiaires dans la philosophie de langage de Wittgenstein, passons à quelques cas particuliers (cf. aussi Rompza 1998).

L'exemple le plus discuté concernant les ressemblances de famille et le moins explicite concernant les exemples intermédiaires est le § 66 des *Recherches philosophiques* où Wittgenstein envisage la signification du prédicat 'jeu':

Voyez, par exemple, les jeux sur damiers avec leurs multiples affinités. Puis passez aux jeux de cartes: ici vous trouverez beaucoup de correspondances avec la classe précédente, beaucoup de traits communs disparaissent, tandis que d'autres apparaissent. Si dès lors nous passons aux jeux de balle, il reste encore quelque chose de commun, mais beaucoup se perd. — Tous ces jeux sont-ils '*divertissants*'? Comparez les échecs et la marelle. Ou bien y a-t-il en tous une façon de gagner et de perdre, ou une compétition des joueurs? Songez aux patiences. Dans les jeux de balle on gagne et on perd; mais quand un enfant lance la balle contre le mur et la rattrape, ce caractère se perd. Voyez quel rôle jouent l'adresse et la chance. Et combien différentes l'adresse aux échecs et l'adresse au tennis. Songez maintenant aux jeux de rondes: ici il y a l'élément du divertissement, mais combien d'autres caractéristiques ont disparu! Et ainsi nous pouvons parcourir beaucoup d'autres groupes de jeux; voir surgir et disparaître des analogies. Et tel sera le résultat de cette considération: nous voyons un réseau complexe d'analogies qui s'entrecroisent et s'enveloppent les unes les autres. Analogies d'ensemble comme de détail (Wittgenstein 1961, pp. 147/148).

Dans ce passage Wittgenstein énumère d'abord des sous-ensembles de l'ensemble des jeux: les jeux de pions, les jeux de cartes et les jeux de ballon.⁵ Il suggère que grosso modo il y a une ressemblance plus intime à l'intérieur de ces sous-ensembles qu'entre les éléments de différents sous-ensembles. Ensuite, il démontre que la situation n'est pas aussi simple en proposant quatre dimensions de comparaison entre les jeux: le caractère divertissant, l'adresse des joueurs, le rôle du hasard et l'importance de perdre ou de gagner. Ces dimensions font voir la complexité des rapports conceptuels qui existent entre les différents jeux et nous rapprochent en même temps du problème des

⁵ Il est important de noter que la méthode des exemples intermédiaires caractérise plutôt des ressemblances entre des sous-ensembles qu'entre des objets individuels. Ceci est dû au fait qu'à un certain niveau d'abstraction — qui reste encore à être défini — les ressemblances entre les objets formant des sous-ensembles n'ont évidemment pas besoin d'être expliquées. Les animaux d'une même espèce, les exemplaires du même tirage d'un livre ou les voitures du même type d'automobile sont des exemples à ce propos.

exemples intermédiaires, car elles forment des aspects sous lesquels il serait utile de trouver ou d'inventer des suites d'exemples. Dans ce sens il serait par exemple intéressant de lier les échecs et le tennis à l'aide d'autres jeux dont les cas voisins seraient très proches les uns des autres en ce qui concerne l'adresse que ces jeux demandent de leurs joueurs.

Un exemple plus explicite d'une suite d'exemples est donné par Friedrich Waismann dans son *Logik, Sprache, Philosophie* (1976). Il s'agit d'une description de différentes sortes de cas correspondants au prédicat 'essayer de faire quelque chose'. Waismann donne la suite de cas suivante (cf. *ibid.*, p. 266):

- a. On m'a lié les mains et j'essaie de les libérer en tirant sur mes liens.
- b. On m'a lié les mains et j'essaie de les libérer en envisageant de dénouer le nœud, en réfléchissant comment il se dénoue.
- c. J'essaie de soulever un objet lourd en me servant de mes muscles.
- d. J'essaie de soulever un objet lourd en utilisant des leviers différents.
- e. J'essaie de fixer mon attention sur une certaine pensée.
- f. J'essaie de regarder une esquisse soit comme une figure plane soit comme un cube.
- g. J'essaie de trouver un certain mot.
- h. Je regarde quelqu'un bouger ses oreilles et j'essaie de faire la même chose.
- i. J'essaie de résoudre une devinette.
- j. J'essaie de m'endormir.

Cette liste est censée illustrer la diversité des cas dans lesquels on dit d'une personne qu'elle 'essaie de faire quelque chose' en établissant une échelle de ressemblance décroissante.

C'est ainsi qu'il faut comprendre l'observation lucide de Gottfried Gabriel (1995) selon laquelle la fonction de la notion de ressemblance de famille serait, d'une manière apparemment paradoxale, d'établir des ressemblances par des différences: la méthode de Wittgenstein, censée peindre délicatement les nuances plutôt que de tracer des limites rigoureuses, n'escamote pas les différences pour faire ressortir les ressemblances. Au contraire, en découvrant et en inventant des exemples intermédiaires, elle raffine sur la description des différences afin que les limites entre les cas s'estompent (cf. Gabriel 1995, p. 170; Wittgenstein 1961, p. 167).

6. Ressemblances de famille, formalisation et jeux de langage

Quelle est finalement la conclusion à tirer de ces observations? Contrairement aux approches formelles, la méthode des exemples intermédiaires veut offrir une caractérisation matérielle des relations de ressemblance existant

entre les objets (ou sous-ensembles d'objets) qui tombent sous le même prédicat. Autrement dit, Wittgenstein ne se contente pas de constater des ressemblances mais il s'efforce encore de les faire voir. Ainsi, l'approche formelle et celle de Wittgenstein seraient en principe capables de se compléter mutuellement. Deuxièmement, les exemples donnés par Wittgenstein montrent que les ressemblances de famille sont susceptibles de se retrouver sur plusieurs plans: la comparaison des différentes sortes d'oiseaux se ferait donc, entre autres, par rapport à des niveaux aussi divers que la forme du bec, la forme des ailes, le poids, l'alimentation, le biotope ou le comportement. Cette complexité n'est pas prise en considération par les approches formelles discutées.

Lorsque nous regardons finalement des cas particulièrement éloignés les uns des autres et tombant pourtant sous le même prédicat (p. ex. un lit dur, un œuf dur, un visage dur)⁶, il devient peut-être difficile de concevoir des exemples intermédiaires qui pourraient les lier. Quant à cette problématique, il est sans doute instructif d'attirer l'attention sur une autre notion fondamentale de la sémantique du dernier Wittgenstein, celle de jeu de langage. Cette notion comprend tous les comportements humains entourant l'usage d'un signe. La description de jeux de langage serait peut-être capable de faire ressortir les fondements pratiques sur lesquels reposent les ressemblances entre un œuf dur et un visage dur. En même temps, les jeux de langage mettent le doigt sur une dimension gravement négligée par les tentatives de formalisation. Il s'agit du fait que les prédicats du langage courant sont des outils remplissant des fonctions particulières dans les situations diverses de la vie humaine. Sans référence à ces situations et à la multiplicité de leurs raisons (*Witze*)⁷, les approches présentées dans les sections 1. et 2. restent sans appui dans la réalité de notre comportement linguistique, réalité dont ils s'efforcent néanmoins de rendre compte.

Avec les deux méthodes mentionnées, l'énumération des exemples intermédiaires et la description des jeux de langage, Wittgenstein a laissé en héritage les esquisses d'une méthode compréhensive de phénoménologie sémantique. Il reste assurément beaucoup de travail à faire en ce qui concerne l'élaboration de cette technique; nous avons tenté d'éclairer ici sous un angle nouveau l'hypothèse fructueuse de Jaakko Hintikka (1976), selon laquelle la

⁶ Il faut peut-être faire remarquer que les typologies de formes d'indétermination sémantique (p.ex. le vague, l'ambiguïté, la porosité, la métaphore), dont nous avons traitées plus en détail ailleurs (cf. Buchholz 1998, pp. 39–47), ne semblent pas concourir aux idées wittgensteiniennes dans ce contexte, puisque celles-ci sont dirigées justement dans la direction inverse: elles visent le fondement commun des différentes sortes d'indétermination sémantique.

⁷ Cf. Buchholz 1998, p. 204.

méthode descriptive de Wittgenstein⁸ fournit des outils pour rendre compte des rapports entre le monde et le langage. Projet malheureusement trop peu envisagé par la recherche en sémantique logique.⁹

Université Paris III
Sorbonne Nouvelle
UFR Communication
13, rue Santeuil
F-75231 Paris Cedex 05
France

E-mail: kai.buchholz@univ-paris3.fr

BIBLIOGRAPHIE

- Buchholz, Kai (1998): *Sprachspiel und Semantik*, Munich (Wilhelm Fink).
 Buchholz, Kai (1998/99): La conception wittgensteinienne de la philosophie, in: *Philosophia Scientiae* 3, pp. 171–184.
 Fodor, Jerry A. et Lepore, Ernest (1996): The red herring and the pet fish: why concepts still can't be prototypes, in: *Cognition* 58, pp. 253-270.
 Gabriel, Gottfried (1995): Logisches und analogisches Denken, in: *Vernunft und Lebenspraxis*, C. Demmerling/G. Gabriel/T. Rentsch (dir.), Francfort-sur-le-Main (Suhrkamp), pp. 157–174.
 Hintikka, Jaakko (1976): Language-games, in: *Acta Philosophica Fennica* 28, pp. 105–125.
 Kamp, Hans et Partee, Barbara (1995): Prototype theory and compositionality, in: *Cognition* 57, pp. 129–191.
 Krüger, H. Wilhelm (1994): Ähnlichkeiten und Analogien – Diachronische Bemerkungen zur Entstehungsgeschichte des Wittgensteinschen Begriffs der Familienähnlichkeit, in: *Wittgenstein Studies*.
 Kutschera, Franz von (1971): *Sprachphilosophie*, Munich (Wilhelm Fink).
 Osherson, Daniel N. et Smith, Edward E. (1981): On the adequacy of prototype theory as a theory of concepts, in: *Cognition* 9, pp. 35–58.
 Rompza, Sigurd (1998): *Variationen*, Sarrebruck (Verlag St. Johann).
 Rosch, Eleanor (1987): Wittgenstein and categorization research in psychology, in: *Meaning and the Growth of Understanding*, M. Chapman/R.A. Dixon (dir.), Berlin et Heidelberg et New York (Springer), pp. 151–166.

⁸ Pour un exposé de cette méthode cf. p.ex. Buchholz 1998/99.

⁹ Je remercie Sylvie Lachize et Eric Négrel de m'avoir gentiment aidé à la rédaction de ce texte.

- Schulte, Joachim (1984): Chor und Gesetz. Zur 'morphologischen Methode' bei Goethe und Wittgenstein, in: *Grazer Philosophische Studien* 21, pp. 1–32.
- Waismann, Friedrich (1976): *Logik, Sprache, Philosophie*, Stuttgart (Philipp Reclam Jun.).
- Wittgenstein, Ludwig (1961): *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, trad. par P. Klossowski, Paris (Gallimard).
- Wittgenstein, Ludwig (1965): *Le cahier bleu et le cahier brun*, Etudes préliminaires aux 'Investigations philosophiques', trad. par G. Durand, Paris (Gallimard).
- Wittgenstein, Ludwig (1967): Bemerkungen über Frazers 'The Golden Bough', in: *Synthese* 17, pp. 233–253.
- Wittgenstein, Ludwig (1980): *Grammaire philosophique*, trad. par M.A. Le-scourret, Paris (Gallimard).
- Wittgenstein, Ludwig (1991): *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, trad. par G. Granel, Mauvezin (Trans-Europ-Repress).
- Wittgenstein, Ludwig (1999): Ms. 111, in: *Wittgenstein's Nachlass*, The Bergen Electronic Edition, Oxford (Oxford University Press).